

José Acquelin : la poésie de la vie insoumise

Francine Bordeleau

Numéro 114, été 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36907ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bordeleau, F. (2004). José Acquelin : la poésie de la vie insoumise. *Lettres québécoises*, (114), 5–7.

José Acquelin : la poésie de la vie insoumise

José Acquelin, résolument et absolument poète, se rit des carcans. Est irréductible aux étiquettes. Et semble imperméable aux modes ou aux courants. Ses recueils protéiformes, où cohabitent poèmes en prose, quasi-haïkus et aphorismes, révèlent un poète de la conscience d'être et de la « confiance aux sens ». Qui ne cesse d'approfondir son sillon.

ENTREVIEW

FRANCINE BORDELEAU

« J'EN NE SUIS PAS VENU AU MONDE POUR ÉCRIRE, j'écris pour venir au monde », lance José Acquelin. Il sait que la phrase relève un brin de l'entourloupe, qu'il s'est en somme laissé aller à parler comme il écrit, lui qui ne craint pas, facétieux, de parsemer ses textes de formules parfois lapidaires, d'effets de langage, de maximes parfois aussi légères qu'une plume d'oiseau, qui est son « animal totem ». Lui qui ne craint pas, dans le poème, de ne rien se refuser. L'écriture est un espace de liberté, clament à l'envi et depuis la nuit des temps des nuées d'écrivains, et cette affirmation doit donc être utilisée avec la plus grande circonspection. Elle semble néanmoins taillée sur mesure pour José Acquelin, poète ludique et pourfendeur de diktats langagiers dont l'œuvre, qui pour l'heure se décline en six recueils, rend compte du monde en ses versants graves, légers et futiles tout à la fois.

Son premier recueil, qu'il publie en 1987, au seuil de la trentaine, s'intitule *Tout va rien* ; c'est déjà, affiché d'entrée, le parti pris du jeu de mots, parti pris qui deviendra vite la marque caractéristique du style d'Acquelin. Le sixième et dernier, tout récent, date de 2003. De *Tout va rien* à *L'inconscient du soleil* se précise un parcours assez unique en poésie québécoise, où se construit au fil des recueils un ensemble cohérent qui approfondit quelques motifs récurrents : la nature, la condition humaine, la perception alliée à la réflexion.

La voix, le parcours sont singuliers, et se nourrissent d'un mouvement de fond : le désir d'aller à l'essentiel, d'« en arriver à dire les choses comme elles sont intuitivement », comme le souligne aujourd'hui le poète. Ce désir est en effet bien présent depuis le début tant, pour José Acquelin, « le défi de toute forme d'écriture, et particulièrement de la poésie, consiste à tenter de dire l'indicible, ou plutôt l'in-dit : cela même que

l'on ne parvient pas à dire ». Mais c'est sans doute avec *L'inconscient du soleil*, recueil de l'épure et du paradoxe assumé, qu'il aura cerné au plus près cet « in-dit ». Du reste, en y écrivant que « le poème dit ce qu'on se refuse d'être », Acquelin indique là, assurément, la clef de voûte, le leitmotiv agissant de son œuvre.

LE POÈME : POUR PRENDRE LE MAQUIS

Avant d'écrire, José Acquelin a beaucoup lu : le Chinois Lao-Tseu, le Perse Jalal al-Din Rumi (1207-1273), le Libanais Georges Schéhadé, le Roumain E. M. Cioran qui lui a « appris à dé-penser », les moralistes (Sénèque, Chamfort, « et surtout La Rochefoucauld »), l'Ontarien Patrice Desbiens, de même que les surréalistes, entre autres. « J'ai découvert la poésie à travers les surréalistes, et plus particulièrement Paul Éluard. Ensuite, je suis remonté dans le temps. Je suis assez autodidacte, en fait. »

Les écrivains cités constituent sans aucun doute des influences, mais des affinités électives bien plus encore. Ainsi les jeux de mots, de même qu'un titre comme *L'oiseau respirable* (le quatrième recueil), sont un héritage du surréalisme, soit ; cependant, cet héritage, Acquelin se l'approprie, le détourne, pour une poésie moins du côté du cadavre exquis – mis à l'honneur par ses illustres prédécesseurs – que de la métaphore. Certes le poète, parfois, s'amuse ferme, écrivant par exemple, dans *Là où finit la terre* : « Aujourd'hui, nous sommes durs de la feuille, les gencives des nuages nous prennent pour des dentiers : y a-t-il un plombier



JOSE ACQUELIN

dans le ciel? Si oui, ne lui tirez pas les vers du nez, il croit encore aux poètes.» Mais dans le même recueil, on lira aussi : « l'homme n'aura été qu'un court malheur / pour cette rotation qui le porte / à croire avoir inventé le temps. »

Il me plaît de démonter le côté grave, sérieux du langage, [dit Acquelin]. De jouer avec la corporalité du mot, de dédramatiser par le ludisme. D'où, en effet, l'abondance de jeux de mots dans mes textes, d'autant que l'existence nous porte à explorer le sens de certains mots au détriment d'autres. On a dès lors envie de jouer avec ces mots devenus fétiches. De toute façon, je ne crois pas que la poésie doive elle-même être toujours « sérieuse », toujours dramatique. On peut tout faire en poésie, la poésie, c'est le laboratoire de la langue, c'est un acte de rébellion contre un certain état du langage destiné à manipuler. Tout art tente de défaire le fini du monde; la poésie y parvient en faisant parler les mots autrement. Le travail du poète, c'est de se collettailler avec le langage.

Et de se le coltiner, pourrait-on ajouter selon la logique *acquelinienne*. « Le poète fait de la résistance, il prend le maquis avec les mots. Il lui revient de s'élever contre toutes les langues de bois, qui sont autant de langues d'appauvrissement, contre la "pastellisation" à outrance de la langue, à cause de laquelle on se coupe encore davantage du réel », ajoute Acquelin.

La hardiesse formelle constitue donc l'un de ses gestes de résistance. Les événements littéraires, qui « solidifient la résistance », en sont d'autres. Depuis le début des années quatre-vingt-dix, la scène littéraire montréalaise compte assurément, avec José Acquelin, l'un de ses animateurs les plus dynamiques et infatigables. « Le poème est une des formes les plus faciles à partager avec le public », soutient-il. Va donc pour l'organisation de soirées de poésie et autres événements, la participation à des festivals, au Québec et à l'étranger, les lectures dans des établissements d'enseignement... Si les redevances versées aux poètes représentent en général des sommes maigres, si la poésie n'occupe sûrement pas dans les médias la place qu'elle mériterait, Acquelin ne s'en désolé pas. Enfin, pas trop. « Depuis une dizaine d'années, les soirées de poésie et les revues se multiplient, un mouvement de lectures publiques se développe, et la poésie trouve de plus en plus d'*auditeurs*. » Les recueils se vendent-ils davantage? Cela reste à démontrer, mais les manifestations publiques ont en tout cas un auditoire qui tendrait à croître.

« Au Québec, tous les courants de la poésie s'expriment, toutes les couleurs sont représentées », s'enthousiasme José Acquelin. Dans son cas, la lecture s'accompagne souvent de musique et tend à devenir spectacle, tant « les mots et la musique peuvent être en symbiose. D'ailleurs, la poésie tient du visuel, puisqu'il s'agit de créer des images avec des mots, et de la musique, en raison du rythme ».

LA FRAGILITÉ DE LA CONDITION HUMAINE

En écriture, José Acquelin s'accorde tous les privilèges, y compris celui d'une poésie « souriante ». « Faire sourire par l'écriture n'enlève pas la profondeur. C'est une invitation à la lucidité, c'est une tendresse, aussi. » Or, de tendresse, le regard du poète ne manque pas. Il fait ainsi remarquer que *Là où finit la terre*, peut-être plus que ses autres recueils, contient « beaucoup de portraits : souvent des vieillards, des abandonnés ». Ce sont des présences fugaces, néanmoins signifiantes; elles apparaissent comme les révélateurs de cette « conscience du déchirement » qui ne cesse d'habiter Acquelin, et qui

JOSÉ ACQUELIN L'INCONSCIENT DU SOLEIL LES HERBES ROUGES / POÉSIE



s'exprime d'un recueil à l'autre avec l'élégance de la légèreté.

Il écrit de toute manière avec la conviction que « la conscience de l'être est le propre du langage poétique ». Avec la conviction que « l'artiste est le nœud de l'être, l'être n'étant peut-être qu'une manifestation énervee/innervée du non-être ». Qu'est-ce qui, fondamentalement, motive son œuvre? « L'engagement de l'être envers l'être, au sens quotidien du terme, de l'être qui s'interroge sur le non-être. » Cet engagement se révèle par un rapport à la nature, à l'Autre, à la mort, élaboré au fil des six recueils. « L'amour, l'amitié, le contact avec le monde viennent de la conscience de la mort, dit du reste José Acquelin. Et la conscience de la mort, c'est la conscience du temps. Ça n'est pas une conscience si déchirante. »

La poésie d'Acquelin se construit davantage sur l'interrogation que sur la certitude, si ce n'est celle-ci : « La condition humaine en est fondamentalement une de la fragilité. Tous autant que nous sommes, nous devons en découdre avec cette fragilité. Et que faire avec elle, avec cette conscience de la fragilité, avec cette lucidité? À cela, le poème

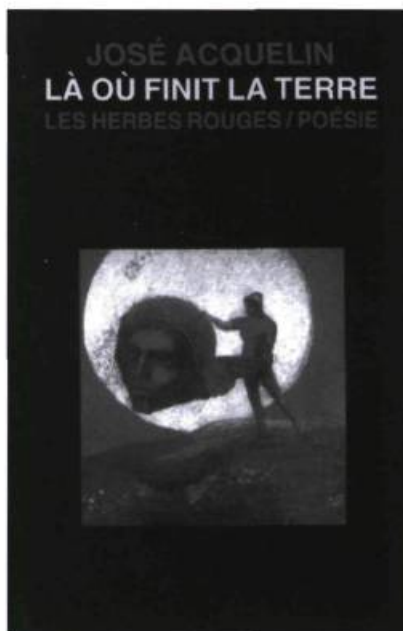
apporte une réponse un peu moins agressive. »

Pour Acquelin, de se savoir fragiles est cela même qui rend les humains si inhumains. L'homme (dans l'acception générique du terme) a mis au point des parades : la guerre, la cruauté ou encore, pourrait-on ajouter en guise de boutade, la technocratie, mère de tous ces langages aseptisés qui répugnent tant à l'auteur de *L'inconscient du soleil* – un titre suggérant un double sens très *acquelinien* – et de toutes les réingénieries, étatiques ou non. Le poème se présente donc comme une réponse possible, ou plutôt comme « une question-réponse qui se veut un appel à l'Autre ».

Dans *L'inconscient du soleil*, les autres indifférenciés, eux, les innombrables frères humains « s'étagent en maisons sandwiches », tels des troupeaux, et « regardent à l'écran la vie qu'ils n'ont pas ». Ce texte, « L'heure bleue », témoigne de la fibre existentialiste du poète, fibre qui se dit superbement, dans cette strophe finale :

*quand j'entends les arbres
écumés par le vent
je ne comprends plus les rages des
hommes
même si je sais qu'ils ne sont pas
aimés
dans la prison de la peau qu'ils
n'ont pas choisie.*

À méditer, encore, ces vers moins gratuits qu'il peut y paraître de prime abord : « en attendant l'autobus les gens attendent / qu'on reconnaisse leur gensitude ». « Le langage est une apparence de communication, souligne Acquelin. Le paradoxe de l'écriture consiste à utiliser les éléments de cette apparence-là pour traverser les apparences. »



Ne s'agit-il pas, en somme, de mettre au rebut la « réalité [qui] est une affaire de lunettes imposées », comme il l'écrit, toujours dans *L'inconscient du soleil*? Ce qui n'empêche pas Acquelin de pratiquer « une poésie très ancrée dans le réel » avec le but ultime d'en « arriver à une vérité sans tomber dans le pastel délavé ». De fait, le poète, qui se reconnaît « un côté très romantique à la Novalis, et contemplatif, et amoureux de la nature », aspire à la simplicité, mais craint les excès de candeur. Or à cet égard, lui-même admet avancer en terrain périlleux, voire miné, en abordant des thèmes comme la tendresse et l'amour, en puisant dans la couleur bleue et l'oiseau la matière de ses métaphores. Mais là réside l'une des singularités de José Acquelin, dans cet équilibre précaire entre profondeur et légèreté qui, de *Tout va rien* à *L'inconscient du soleil*, ne se dément pas.

DANS L'ÉNIGME DU MONDE

Extrêmement cohérente, on l'a dit, l'œuvre poétique d'Acquelin prend cependant, avec le dernier recueil, un certain virage. « *L'inconscient du soleil* est le recueil de l'affermissement du je », souligne le poète. Dans les livres précédents, le je se faisait rare, et d'aucuns se sont plu à voir en Acquelin le chantre d'une certaine abstraction. La première personne s'affirme davantage, donc, tandis que les sens sont également plus sollicités.

C'est qu'entre *Là où finit la terre*, publié en 1999, et *L'inconscient du soleil*, le poète a été en résidence à Mexico pendant quatre mois. « Cette ville est de celles qui forcent à renouer avec l'univers des perceptions. Mexico a secoué mes sens, a provoqué chez moi comme un réveil des sens », précise-t-il. Comme si cette ville exubérante lui avait permis d'accepter que « l'on est très tributaire, dépendant de nos perceptions »... Réconciliation de l'esprit et de la chair : Acquelin reste cérébral sans doute – « je suis une bévue sur l'alpha imprononçable » –, mais les oiseaux, le soleil, la nature – « des fleurs sont montées dans ma voix / la vie les a appelées par leurs couleurs / non par leurs noms » – deviennent médiateurs privilégiés et omniprésents du monde sensible. José Acquelin cite Joë Bousquet : « Le poète est celui qui fait la clarté de la pensée avec le langage des sens. » Désireux de faire « cheminer les perceptions jusqu'à l'esprit », le poète de *L'inconscient du soleil* se réapproprie en quelque sorte cette phrase.

En même temps, il pousse au plus loin son attrait pour l'esthétique orientale, attrait qui lui non plus ne se dément pas d'un titre à l'autre. Très tôt, il constate combien le haïku, « en peu de mots, est riche de significations ». Il n'écrit cependant pas de haïkus à proprement parler : ses formes de prédilection

sont plutôt le quatrain et le poème en prose. Mais, dans ces deux formes, l'écriture apparaît souvent minimaliste, suggère le plus avec le moins. En témoigne déjà, en 1995, la longue suite de quatrains en seconde partie de *L'oiseau respirable*. Ici, Acquelin explore de façon paroxystique l'art de l'aphorisme ou de la sentence qui le caractérise désormais. Les quatre-vingt-dix quatrains sont coiffés du titre « Le jour est mystérieux ». Et c'est bien en une tentative de cerner les mystères du monde que s'élabore cette suite de métaphores lapidaires, tentative que prolonge, en empruntant une esthétique extrême-orientale, *L'inconscient du soleil*.

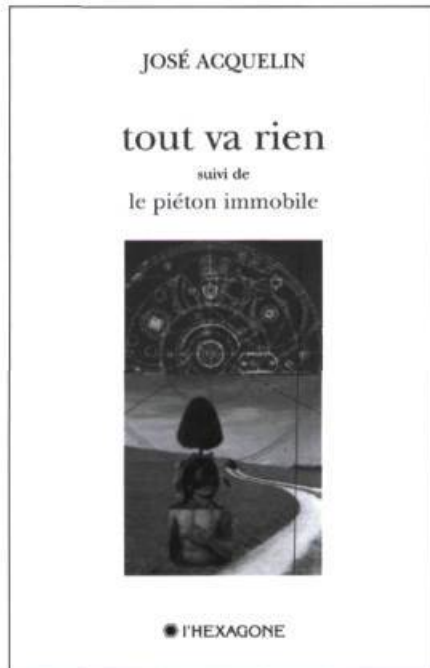
La poésie est dans l'urgence, c'est une écriture de l'instinct, elle prend des raccourcis, elle va très vite. Elle n'a pas le temps de démontrer : elle montre. La métaphore poétique est un court-circuitage du langage ; l'aphorisme est une tentative de définition, et de dé-finition. L'aphorisme et le poème se rejoignent en ce qu'ils ont de lapidaire, de concis, en ce qu'ils invitent, avec peu de mots, à essayer de dénouer quelque chose,

dit José Acquelin. Le *quelque chose* de ce poète-là se rapporte au(x) mystère(s) du monde, que font surgir des métaphores riches de paradoxes et de significations. Au lecteur, ensuite, d'interpréter les fulgurances, les « passerelles » lancées par un poète qui a fait de Cioran l'un de ses maîtres à penser parce qu'il « avait le don de démonter tous les mécanismes ».

José Acquelin, lui, entreprend de démonter le réel et le langage. De mettre au jour la fragilité que l'humain s'emploie à masquer et l'implacable vérité de la mort. À dévoiler l'*in-dit*. Le poète, qui trouve dans la poésie « une capacité d'émerveillement », peut ainsi s'afficher comme vivant.

Bibliographie

- Tout va rien*, Montréal, l'Hexagone, 1987.
- Le piéton immobile*, Montréal, l'Hexagone, 1990.
- Tarokado. Les clés interprétatives* (essai poétique sur le Tarot, en collaboration avec Robert Cadot), Boucherville, de Mortagne, 1991.
- Chien d'azur*, Montréal, l'Hexagone, 1992.
- L'oiseau respirable*, Montréal, Les Herbes rouges, 1995.
- L'orange vide. Pelures d'un journal*, Montréal, Les Intouchables, 1998.
- Là où finit la terre*, Montréal, Les Herbes rouges, 1999.
- L'inconscient du soleil*, Montréal, Les Herbes rouges, 2003.
- L'épluche-œil. Nouvelles paupières d'un journal*, Montréal, 42^e parallèle, 2004.



La Passion

du livre

livre

Quel plaisir !

Retrouver mon LIVRE le soir...

Impression soignée de vos livres, périodiques et brochures à court et moyen tirages (couleur ou noir et blanc)

S

AGMV Marquis

Imprimeur inc.

MEMBRE DU GROUPE SCABRINI

Montréal

Tél.: 514.954-1131

Téloc.: 514.954-0004

Internet : agmv@agmv.com

Cap-Saint-Ignace

Tél.: 418.246.5666

Téloc.: 418.246.5564